

Léo de Bourges

Léo le lion avait marqué les millésimes 1982 et 1986 du Printemps de Bourges, ville qui lui était chère. Le festival lui avait rendu un hommage inoubliable. Et le poète retrouvait avec plaisir ses amis berruyers, dont Alain Meilland, un vrai compagnon de route.

LES grands mots, la tristesse de circonstance, les larmes sur les joues... C'est pas vraiment l'univers d'Alain Meilland. Ferré, il l'a connu, si tant est que quelqu'un ait pu connaître un personnage aussi riche. Alors, Alain Meilland se borne à expliquer...

Mais à expliquer quoi, au fond ? À une grosse poignée de soirées avec Léo - suffit à changer la marche d'une vie ? Qu'un restaurant accueillant, un paquet de cigarettes, deux-trois copains et quelques heures jusqu'au matin aillent tous les voyages lorsque le vieil anar était de la table ?

« Ferré, c'était mon modèle en 1966-67, raconte Alain Meilland. À l'époque, j'étais élève-ouvrier à la Comédie de Saint-Étienne, j'avais dix-huit ans. Et il est venu pour une semaine de tour de chant. Je l'aurais jamais pensé pouvoir approcher un jour... ».

La rencontre débouche pourtant sur une amitié au long cours. Léo erre dans les rues de Bourges, se fait remarquer par son épanouissement, qui ramènera plus tard à Bourges, dans la Maison de la Culture, puis au Printemps, événement. Jusqu'à un dernier Olympia, le 28 février 1992, en hommage à « Popaul » Castanier, pianiste du « Non », disparu dix-huit mois auparavant. « José Arj présente le spectacle. Hignier, Moustaki, Rufus, Font et Val e sont succédé sur scène, et Léo a terminé la soirée à l'émission, en deux chansons... ».

Il accompagnait son pianiste

Quiconque a assisté à un duo Ferré-Castanier a pu appréhender quelque chose de magique ».



Une rencontre riche en souvenirs, datant de 1971. De gauche à droite : Alain MEILLAND, Paul CASTANIER, André PAGANEL, Léo FERRÉ et Anne PAGANEL.

entre les deux artistes. Pour Alain Meilland, qui a beaucoup travaillé avec le pianiste aveugle, « Popaul était sans doute même plus anarchiste que Léo. C'était l'un des rares à vraiment l'engueuler, parfois ».

Lorsque Ferré lui a apporté le texte du « Chien » et l'espace d'oratorio qu'il avait composé avec Castanier, un faux paresseux, se trouva accablé à l'idée de travailler toute cette masse de musique. Et d'expliquer à Léo « qu'il était ch... », qu'il n'avait que le texte à dire et que lui, Popaul, se faisait fort de s'en tirer avec la musique ! Ferré, de son côté, se demandait souvent s'il n'était pas, en fait, l'accompagnateur de son pianiste... ».

Hors scène, il y a aussi les légendes, les rumeurs qui ont ja-

lonné le parcours du poète. « Il détestait qu'on fasse référence à ses débuts comme à une sorte de « Belle Époque », corrigé Alain Meilland. Il n'avait pas la nostalgie du Paris où il avait débuté, par exemple. En ville, Léo n'était pas un touriste, ni un fâneur. Son plaisir était d'aller dîner avec des proches, de discuter jusqu'à point d'heure ».

Là, il était vraiment fascinant. La moindre histoire, même déjà entendue dix fois, devenait soudain de la poésie ! ».

Et le révolté ? Et l'anar ? « Dans une conversation à bâtons rompus, il pouvait être dur, féroce. Mais il ne « cassait » jamais personne pour le plaisir. Il faut tout de même savoir que pas mal de gens du milieu du spectacle,

des gens souvent influents, ont passé leur vie à lui claquer la porte au nez. D'autres, des fans en particulier, ont été accusés d'avoir pris en marche le train de 1968... sans vouloir admettre qu'il avait écrit et publié une chanson comme « Madame la Misère » dès 1954 ! ».

Plus animal qu'intello

« Ferré, incontestablement, a été un visionnaire, poursuit Alain Meilland. A chacun de ses concerts, j'ai toujours vu des mêmes choses, dix-huit ans. Sa musique et ses textes pouvaient exiger des efforts de ses

auditeurs. Mais il a su dire, en animal bien davantage qu'en intellectuel, une révolte qui nous appartient à tous. Et surtout une émotion accablante, celle du « petit rien du tout » qui suffirait à nous rendre la vie plus belle... ».

Passant en l'espace d'une minute de la tendresse bourrue au coup de gueule, Ferré déconcertait aussi, en expert. Il était - et demeure - précieux pour sa capacité à nous faire douter. Alain Meilland se rappelle, en 1968, avoir reçu « Salut beatnik » comme une gifle : « En une phrase, il dégomme Mao, Fidel Castro et de Gaulle à la grande époque des « maos » et des pro-cubains. Et il expliquait « qu'un mec au pouvoir, quel qu'il soit, finit par

ouvrir des prisons et y mettre ceux qui ne sont pas d'accord avec lui ». C'était à nous de nous débrouiller avec ça tout seul... ».

L'homme aux cheveux gris enfilés, restant quelque 350 chansons et bien plus de souvenirs pour ses copains. L'image, aussi, d'un artiste qui a aidé pas mal de « jeunes », qui a fait « tourner » avec lui, en 1972-73, le Charlebois de « Lindbergh », puis le groupe pop Zoo l'année suivante. L'image, pour Alain Meilland, « d'un type non pas malheureux, ni tourmenté, mais profondément désenchanté et seul à l'entrée des rues barrées. Devant tout ce qu'on ne peut pas dire, il ne se taisait pas, jamais... ».